

Je regarde les dates et les chiffres se mettent à vaciller devant mes yeux. Il y aurait donc plus d'un quart de siècle que cette histoire, cette aventure, cette relation unique, chaotique, profonde, en dents de scie et pourtant toujours présente avec ce qui était alors la Tchécoslovaquie aurait commencé pour moi. C'était hier, pourtant, et j'ai du mal à faire coïncider les sentiments, les souvenirs, le temps et son appréhension. Il y eut des faits, pourtant, dont témoignent, datées, quelques pages de Libération, que je n'ai pas envie de relire : elles ne seront ni plus justes ni plus objectives que ce que je puis aujourd'hui me remémorer. La première fois, c'était en 1981, à l'automne, en octobre sans doute. Marc Riboud nous avait mobilisés, Henri Cartier-Bresson, Martine Frank, Agathe Gaillard, Hervé Guibert, Sue Davis qui dirigeait alors la Photographer's Gallery de Londres et moi pour un voyage à Prague. Anna Farova préparait une exposition de photographes tchèques non officiels, une exposition clandestine. Nous n'en savions pas davantage mais nous sommes tous partis sans hésiter. Il s'agissait d'une évidence. Je n'étais jamais allé « à l'Est » comme l'on disait alors pour désigner les pays communistes du bloc soviétique. Je n'avais jamais rencontré Anna Farova mais je savais d'elle certaines choses, essentielles à mes yeux. Qu'elle était la grande dame de la photographie tchèque, historienne d'art qui avait fait entrer brillamment l'image argentique au Musée des Arts Décoratifs où elle était conservateur et où elle avait fait entrer des collections essentielles de Josef Sudek, Frantisek Drtikol et bien d'autres moins connus. Je savais également que celle qui restait l'épouse du graphiste et décorateur de théâtre Libor Fara, ami de Havel, avait été limogée de son poste, du jour au lendemain, pour avoir signé la « Charte 77 » qui appelait simplement à un peu plus de liberté. Je savais aussi, sans les avoir jamais vus, qu'elle avait la première créé une collection de livres de photographie au format poche. Le premier titre était consacré à son ami Cartier-Bresson. J'avais envie de la rencontrer, évidemment. Tout comme j'étais curieux de savoir à quoi pouvaient bien ressembler ces pays de l'autre côté du « rideau de fer » et de découvrir Prague en pensant à Kafka dont la lecture du « Journal » a nourri et continue à alimenter bien de mes réflexions. Je voulais aussi, me souvenant que, pour protester contre l'occupation de son pays par les armées communistes un certain Jan Palach s'était immolé par le feu Place Wenceslas en 1969, alors que j'avais seize ans, me rendre là, sur les lieux de cet acte d'héroïsme et de désespoir qui m'a marqué tout aussi fortement que les immolations de bonzes durant la « guerre du Vietnam ». Nous nous sommes retrouvés à l'aéroport, avec peu de bagages mais chacun emportait avec lui ce qu'il pouvait de légumes frais. Nous parlions peu, légèrement tendus, et je me souviens parfaitement qu'à un moment Henri se fâcha tout rouge, comme il était capable de le faire parfois : il nous demanda de ne plus prononcer aucun nom car « il y avait des micros partout »... Lorsque nous avons atterri, il faisait nuit. Gabina et Isabella, les filles d'Anna nous attendaient. Elles firent fête à Henri, Martine et Marc qu'elles connaissaient bien et qui nous présentèrent. Je ne me souviens plus du nom de l'hôtel (c'était du genre Olympic Hôtel), mais c'était une bâtisse grise, massive, typiquement stalinienne. Les filles nous dirent qu'Anna était déjà à Placy, lieu de l'exposition où nous rendrions le lendemain en autobus (elles avaient acheté les tickets car sinon il n'y en aurait peut-être plus) et que nous partirions tôt. Pourtant, avec Agathe et Hervé pour qui c'était comme moi le premier séjour à Prague, nous avions envie de sortir. Un taxi pour la place Wenceslas, donc, dans la ville peu éclairée, pas éclairée du tout par endroits. Et là, lorsque j'ai voulu que nous approchions de la statue au pied de laquelle était mort Jan Palach, trois policiers sont sortis de l'ombre et nous ont fait dégager sans ménagement. Aucun ne parlait anglais, mais il était évident qu'il n'y avait rien à discuter. Nous nous sommes réfugiés au bar d'un des palaces décadents de la place. Le temps était étale, nous n'osions parler qu'à voix basse, et encore très peu. Nous sommes partis très vite et je crois n'avoir que très peu dormi. Pendant toute la matinée, nous avons parcouru une belle campagne, traversé des forêts magnifiques que l'automne faisait vibrer de teintes chaudes. On aurait pu se croire dans les contreforts du Massif Central, les chênes, les châtaigniers, les frênes avaient la même couleur que chez nous et j'imaginai que l'on pouvait trouver là girolles et bolets, comme chez nous. Nous sommes descendus du bus et avons marché quelques temps dans un chemin envahi par les herbes folles sans savoir où nous allions. Quelques tchèques que nous ne connaissions pas et auxquels

on ne nous avait pas présentés avaient pris la même direction que nous. Lorsque nous sommes arrivés dans une clairière, nous avons été accueillis par une dame aux cheveux bruns, au visage rond et avenant, en salopette et bottes de caoutchouc, qui s'est précipitée dans les bras d'Henri et l'a serré longtemps dans ses bras. Anna nous a ensuite salués un à un avec courtoisie et élégance dans un français parfait (j'ignorais qu'elle fût française, originaire de Nice, et que l'on lui interdisait d'aller rendre visite à sa vieille mère). Elle s'excusa, filant pour aller terminer quelque ultime détail et Gabina et Isabella nous ont fait entrer dans l'immense couvent, en mauvais état, qui était ou avait été un lieu de sépulture de l'une des branches des Habsbourg. On n'avait pas l'impression, tant les lieux étaient immenses, qu'il y eut tellement de monde. Ce n'est que plus tard que je me rendis compte que plusieurs centaines de personnes étaient venues là, pour transformer ce coin de forêt à l'écart de tout en lieu de liberté. L'exposition s'intitulait 9&9 et renvoyait à une présentation qu'Anna, avant sa disgrâce, avait organisée pour présenter la jeune photographie de son pays : 7&7. Toujours, malgré les difficultés et alors qu'elle consacrait l'essentiel de son temps à mettre en forme et en ordre l'œuvre de Sudek dont elle était la légataire universelle, cette volonté de découvrir et d'aider de nouveaux artistes à se faire connaître. Il y avait des propositions de reportage, des portraits sur fond blanc, d'autres à tonalité surréaliste, de ce surréalisme si particulier des pays de l'Est de l'Europe, des images recolorées, de l'intensité, de l'évidence, une vraie exigence de qualité et une liberté de forme, une ouverture d'esprit tout à fait remarquable. Et, alors que bien souvent chez nous les expositions de photographies se limitaient à l'alignement sage de tirages de format trente quarante encadrés de chêne clair, ici, les images s'approprièrent le lieu, jouaient avec lui, s'y installaient. C'était beau et émouvant. Et c'est là que j'ai vu pour la première fois les images de Bohdan Holomiczek et rencontré leur auteur. Des images simples, tirées sur un étrange papier très fin (il m'en montra plus tard des centaines) avec un bord noir assez épais, un peu irrégulier et qu'il avait installées côte à côte, en panneaux. Il s'agissait tout simplement, avec une évidence déconcertante, sans maniérisme aucun mais avec une intensité jamais prise en défaut, des photographies qu'il prenait au quotidien dans son village. Des instants arrachés à la vie sans aucun effort apparent, avec une rare tendresse. Des intérieurs, des enfants, des scènes légères, des gens au travail. J'avais le sentiment de connaître ces gens, de leur rendre visite, de les fréquenter parce que tout cela s'organisait avec une approche qui savait, à chaque instant trouver une respiration naturelle, une distance juste. Et le personnage, qui parlait fort mal anglais (mais Gabina traduisait), était si chaleureux. Tout, d'ailleurs, était sympathique. Avant de devenir bouleversant lorsqu'Anna Farova nous a demandé de nous réunir dans la chapelle baignée de lumière, qu'un musicien a joué du violon, qu'elle a parlé, remercié tous et chacun avant que Marc Riboud ne dise quelques mots. Hervé Guibert a écrit un très beau texte sur ce moment, sur la photographie et sur Henri Cartier-Bresson à cet instant. Puis ce fut la fête dans la cour. Avec grillades, bière et vin, musique et chansons, avec chaleur et nostalgie déjà. De retour à Prague, nous sommes restés pour le week-end. Nous sommes allés dans une forêt qui entre dans la ville et où des jeunes gens vendaient ou échangeaient des disques de rock, ce qui était interdit et dangereux. Je parlais beaucoup avec Anna et découvrais de plus en plus un de ces personnages uniques, comme l'on a peu de fois l'occasion d'en côtoyer dans sa vie. Comme le départ approchait, et même si je savais que je devais rendre mes articles au plus vite sous peine que Le Monde ne publie avant Libération, j'ai décidé de rester quelques jours. Avec Anna, nous sommes allés au Château, bien entendu, mais surtout, dans la petite rue qui monte vers le siège du pouvoir, nous avons passé du temps dans l'atelier de Sudek qu'elle avait terminé de vider et de nettoyer. Il lui restait encore à faire développer des films qu'il avait laissés à sa mort, sans les voir. Elle m'a parlé de lui, longuement, tendrement. Elle m'a conté comment il envoyait régulièrement des tirages à un de ses amis, exilé aux Etats-Unis, qui en retour lui expédiait des disques de jazz. Emus, nous en avons écouté certains alors que la lumière de l'après-midi pénétrait calmement dans la pièce. Je ne suis parti que lorsque je savais que je reviendrais. Ce que j'ai fait bien des fois. J'ai même passé quelques semaines dans la petite chambre sous les toits où elle m'accueillait si amicalement. J'apportais toujours des fruits et des légumes. Il n'y avait alors que peu de touristes sur le pont Charles, presque personne au cimetière Juif, je mangeais des soupes avec Tono Stano près de ce qui fut l'atelier de Drtikol, mais je ne voyais plus Bohdan qui vivait loin de Prague. Lorsqu'elle en avait reçu Anna me montrait de nouvelles épreuves, toujours sur ce papier tellement fin, riche en argent, aux noirs profonds et sensuels. Václav Havel était en prison, j'y pensais souvent en passant devant le bel immeuble de sa famille, sur les quais. Anna

me contait leurs week-ends à la campagne, dans la maison de Hradecek, près de Trutnov et de Janske Lazne, avec Olga, avec les amis du théâtre, et toujours Bohdan qui enregistrait tous ces moments. Je m'interrogeais souvent sur ce qu'avaient de tellement unique ces « photos de famille » différentes de celles d'un album, ignorant les conventions, se laissant aller à l'instant, emportées par lui, ne hiérarchisant jamais les situations. Elles n'étaient mues que par l'évidente complicité avec toutes ces personnes, par cette absence absolue de distance aux faits qui peut placer dans un état rare un photographe qui ne l'est pas vraiment puisqu'il est également un des acteurs des moments qu'il enregistre. Il semblait se soustraire au risque subi par tout photographe tentant de relater des faits, dont la seule présence modifie, y compris contre son gré, l'ordonnement des choses. Il vivait, inspirait et respirait au même rythme que ses amis, avec lesquels il riait et trinquait. La photographie n'était pas annexe, elle faisait simplement partie de la vie. Elle signifiait seulement que Bohdan était là, tous s'en réjouissaient et personne n'y accordait une importance particulière. Ses photographies étaient libres de leur absence de dogmatisme et de « projet », de leur modestie profonde et de leur discrétion, en fait. J'avais maintenant des amis à Prague, des musiciens, des étudiants de Famu, la belle école de la photographie et du film que le Parti tenait d'une main de fer de crainte qu'elle ne redevienne l'étincelle d'un nouveau « Printemps ». J'aimais marcher seul dans Mala Strana, puis prendre le tramway. Parfois j'allais voir des bouquinistes et un jour j'eus la chance de trouver l'ensemble des volumes de la collection de poche inventée par Anna. A plusieurs de mes voyages on me remit des bandes magnétiques du groupe « The Plastic People of the Universe », des rockers locaux que je connaissais bien. Je les envoyais à Londres, à je ne sais qui. Puis des disques sortaient... Je ne saurais dire pourquoi mes voyages s'espacèrent. Parce que j'ai voyagé beaucoup en Espagne. Parce que je rendais fréquemment visite à mes grands parents et parents vieillissant. Mais je pensais toujours à Anna, souvent. Le 15 ou le 16 juin 1983, je reçus un appel au journal : Gabina m'appelait de Prague, d'une cabine. « Tu dois venir tout de suite. Avertis moi de ton heure d'arrivée et tu repartiras tout de suite. Je t'embrasse ». Ca avait raccroché. Je me demandais ce qui se passait. Quelque chose de grave ? Anna ? En tout cas, il n'y avait pas à hésiter. Le 17, j'ai pris le premier vol pour Prague, encore surpris de la brièveté du voyage vers un monde qui nous semblait tellement lointain, tellement « autre ». Gabina m'attendait. Nous sommes partis dans sa voiture et elle m'a dit : « Václav est sorti de prison. Il t'attend pour le premier interview ! ». Je n'en croyais pas mes oreilles ... Nous avons fait des tours, des détours, nous nous sommes arrêtés deux fois, descendus, puis remontés. Je ne savais pas où nous étions mais cela n'avait aucune importance . Quand nous sommes descendus, Gabina m'a dit en éclatant de rire : « Nous sommes chez Václav, chez lui ... C'est finalement le plus discret, sans doute. » L'accueil était chaleureux, simple, en robe de chambre. Thé, café, et l'éternelle cigarette. Une belle tête, vraiment et malgré la fatigue perceptible, un sentiment d'énergie et de détermination. Il fallait faire au plus vite et, pour être précis, Václav a tenu à répondre par écrit aux questions que je lui posais. Au fur et à mesure, Gabina traduisait en français et elle a fait quelques photos dont j'ai emporté les rouleaux. Nous sommes repartis tout de suite pour l'aéroport et c'est le seul de mes voyages à Prague où je n'ai pas vu Anna qui était partie pour sa maison de campagne. L'entretien a été publié le lendemain, signé Eric Landal, le pseudonyme collectif du journal, car je voulais pouvoir retourner à Prague sans encombre. C'était bien naïf de ma part ! Lorsque, quelques mois plus tard, j'allai demander mon visa au Consulat de la rue Bonaparte, j'obtins un refus. Et un refus d'explication, évidemment. Je m'entêtais et, tous les trois mois, je réitérais ma demande, toujours refusée jusqu'à ce jour d'août 1989 où, à ma grande stupéfaction, je reçus une invitation officielle pour participer à un colloque, à Prague, fin septembre, à l'occasion des célébrations du cent cinquantième anniversaire de l'invention de la photographie. Muni du précieux courrier, je retournai rue Bonaparte où le sourire goguenard des fonctionnaires habitués à ma venue régulière se figea lorsqu'ils virent le document qui les contraignait à me délivrer le précieux laissez passer. Ce fut mon séjour le plus schizophrénique et le plus invraisemblable... Dans la journée, j'assistai sagement à l'ennuyeux colloque ... Quant à la nuit, je la passai avec les amis, avec Anna, Gabina, Olga, les Plastic People et d'autres. Quelques mois plus tard, la chute du mur de Berlin entraîna dans l'enthousiasme le « printemps de velours » que l'on sait. Je décidai d'aller à Prague pour franchir le cap de l'année nouvelle. Je pris l'avion après Noël, la valise bourrée de présents. A cause de la glace nous ne pûmes nous poser à Prague. Direction Bratislava. Puis une nuit de train, dans un froid absolu, contre lequel nous avons lutté avec des voyageurs qui

partageaient volontiers leur charcuterie et leur réserve d'alcool blanc. Au petit matin, je suis arrivé à la gare, tout près de la place Wenceslas. La gare dont on aperçoit les rails des fenêtres de l'appartement d'Anna, tout près du Musée, en surplomb. Tout était gelé, blanc et dur. Lorsque je suis arrivé sur la place, devant la statue de Saint Wenceslas, il y avait des centaines de petites bougies, des œillets, des gens. Je n'ai pas cherché à retenir mes larmes. Depuis, j'ai revu Anna, en France, à Prague, j'ai toujours pour elle la même admiration, la même reconnaissance, la même tendresse. Bohdan je ne l'ai revu brièvement que deux ou trois fois. Mais aujourd'hui à travers les photographies de ce livre, tous ces souvenirs que je n'avais pas décidé d'écrire, sont revenus, remontés, se sont imposés. C'est aussi un des mystères de la photographie que d'être capable, au delà de sa singulière façon de nous remémorer ce qu'elle représente, d'aller puiser dans des souvenirs qu'elle ne visualise pas. C'est peut-être, également, dû à cette tonalité tellement particulière, modeste et fine, généreuse et sans emphase de Bohdan. Difficile de la réduire à une documentation, impossible de la verser aux archives (ce qu'elle fonde pourtant), elle semble ne pas y toucher mais elle impose une présence qui remue bien au delà de ce qu'il y paraît. A la fois carnet de notes et chronique, elle ne relève ni du journal (elle ne dit pas suffisamment « je » de façon égotiste) et elle est unique. Elle est aussi légère et indispensable que les fragiles feuilles de papier photosensible sur lesquelles Bohdan aime à coucher ses images, calmement, parce que cela lui est vital, aussi indispensable que les petits cadeaux que l'on aime faire en partageant le plaisir entre celui qui donne et celui qui reçoit. Et l'on se prend à se laisser aller, à la campagne, sous le soleil, à ces ambiances d'amitié évidente (aussi évidente que les images, c'est pour cela qu'elles deviennent tellement justes) qui, au temps des pantalons patte d'eph, des chapeaux, des grands rires, alors qu'Olga resplendissait, faisait oublier que pour Václav la prison n'était jamais bien loin...

Christian Caujolle, mai 2009.